

Engager la mémoire en marche, la pédagogie et la création

Interview de Bernard Lubat par Michel Ducom

Michel Ducom : Vous vous engagez dans une série de rencontres de penseurs, d'écrivains, d'artistes, de critiques, d'essayistes que vous appelez "la Mémoire en marche." Et en même temps vous développez une importante activité éducative.

Bernard Lubat : "La mémoire en marche" pour nous, c'est bête comme tout, ça part de l'idée de la peur qu'il y ait la mémoire qui s'arrête, la mémoire arrêtée. J'ai l'impression qu'Uzeste était un village à la mémoire arrêtée. A un moment donné son histoire se transforme en non histoire. Son histoire, c'est qu'il n'a plus d'histoire. Cela a été l'insupportable découverte pour moi dans ce village où je suis né, village de mon histoire et dans mon histoire... Je me souviens que je suis né dans une histoire, c'est là que j'ai pu faire mon histoire parce qu'il y avait une histoire et qu'il y avait plein d'histoires et je découvre d'un seul coup que l'histoire s'est arrêtée et que cela faisait depuis vingt ans au moins qu'il y avait une non-histoire. Et ça me fait penser aux individus : tu vois, d'un seul coup, je ne suis pas valable, je ne suis pas une histoire, je ne suis pas digne d'être une histoire, je ne suis rien. Pour qui je me prends ? On me dit aussi : pour qui tu te prends ? J'ai donc pensé que l'endroit de la mémoire c'était un chantier qui pouvait être comme d'autres endroits sur lesquels on peut réfléchir mais que c'était un carrefour psychologique intéressant à retravailler : ses conséquences, ses effets, l'existence de la mémoire, sa disparition. Du fait qu'il y a une disparition de la mémoire active, quotidienne, il y avait une mémoire qui s'était installée et qui était la "mémoire arrêtée".

MD : Quand vous avez commencé à agir à Uzeste vous auriez pu recueillir cette mémoire-là à l'endroit où elle s'était arrêtée, comme ceux qui recueillent presque pieusement les traditions populaires... Vous avez trahi cette mémoire ?

Bernard Lubat : Absolument . On a insufflé notre impatience dans cette mémoire arrêtée au lieu d'étudier ce qu'elle était, d'en faire le collectage et le catalogue, on a tapé là dedans par la mémoire de notre urgence. Urgence de mémoire. Pas le temps quoi ! Pas le temps : produire d'abord, exprimer d'abord pour conjuguer ensuite. Il a fallu mettre en face du mort, le vivant, pour que ça fasse de nouveau problème, et que ça recrée de l'histoire. C'est vrai que quand on a commencé ici, ça a fait des histoires. Des histoires avec les mœurs, des histoires avec la morale, des histoires avec le lieu, des histoires avec le voisin, des histoires avec les habitudes, des histoires avec tout. Enfin de l'histoire dans un pays dont l'histoire était devenue de ne plus avoir d'histoire. Un peu comme parfois dans ces villages on élit des représentants pour prendre la responsabilité d'en prendre le moins possible. C'est schizo-frénétique. C'est peut-être ça le côté ringard, ringardisant et ringardisé de ce qu'on appelle la campagne. Comme un déficit, comme un abandon à la fois du présent, du futur et même du passé.

M.D : La démocratie bat la campagne...

Bernard Lubat : C'est ça que je veux travailler, en me concentrant sur un des plus petits dénominateurs je touche grand. Uzeste-Musical est un centre du monde local. A partir de l'interprétation du plus petit dénominateur, on peut conjuguer une relativité avec la nation, l'Europe qui se crée, la mondialisation, le monde, l'américanisation, et on arrive à cette problématique de Conservatoire. Nous avons refusé qu'Uzeste soit un conservatoire. On a mis en face « Conversatoire ». Car si on n'est pas soumis à une problématique du « futur au présent », on ne sait pas ce qu'on doit garder. Ce qu'on doit découvrir de ce qu'il faut garder, c'est sous la pression de la dialectique de ce qu'il faut changer. C'est dans ce principe déséquilibre et équilibre que se fait le mouvement de la vie ici.

MD : C'est dans ce mouvement que vous avez engagé une nouvelle histoire. 22 Festivals dans une commune de 400 habitants où rien n'aurait jamais dû se passer à nouveau, chacun de ces festivals s'affirmant contre toutes sortes de fatalités plus funestes les unes que les autres...

Bernard Lubat : C'est marrant parce qu'aujourd'hui on est pourtant devenu tradition, une tradition de plus, alors qu'on a été tout de suite accusé d'être anti-traditionnels, d'être des étrangers. Aujourd'hui, c'est ce corps anti-traditionnel qui réveille le pays et qui fait parler le pays, qui somme le pays de dire qui il est. Certains nous objectent : « Dis donc, il y a des tas de gens de partout qui viennent marcher sur cette terre-là ! » et ils se rendent compte que cela les oblige à nous dire ce que c'est cette terre-là. Sans cela, ils peuvent toujours gueuler qu'« ils viennent marcher sur notre terre ! » Obligés qu'ils sont, les gens du pays, de s'expliquer sur cette terre, sur quoi les autres marchent, sur quelle mémoire et sur quelle culture ! Ils entrent en contact et les autres comprennent et ne marchent plus pareil sur cette terre. Ils savent sur quoi ils marchent. Mais ceux du pays comprennent, découvrent, réinventent dans quoi, sur quoi ils marchent. Le sens est né du problème. Le pays s'éveille dans son sens.

MD : C'est le risque d'une histoire locale, d'un microcosme ?

Bernard Lubat : Non, car ce sens va vers l'Universel : « C'est quoi cette histoire particulière au milieu de l'Histoire, c'est quoi ces pavés, c'est quoi ces odeurs, c'est quoi ce climat ? » Ces questions paraissent basiques certes, mais elles ne peuvent pas avoir une réponse seulement locale. Elles seules obligent à une interrogation philosophique plus générale car elles sont de vraies questions que les gens ne pouvaient plus se poser et qui surgissent à nouveau. On a longtemps pensé que cela n'avait plus de valeur de s'interroger à partir de ces questions simples et essentielles, ce qui fait qu'on finissait par ne plus s'interroger du tout, sur rien. Elles sont donc le premier pas obligatoire vers l'Universel.

MD : Ce qui est étonnant c'est que vous avez donné à votre rapport à l'histoire une dimension plus vaste que ce qu'on définit usuellement par Histoire. Vous avez mis à l'intérieur des festivals où dans vos actions de toute l'année – comme les « Journées de la Mémoire en Marche »- du savoir, de l'histoire sur les savoirs. Vous avez fait se rencontrer des scientifiques entre eux et en public, vous les avez fait débattre avec des plasticiens, des poètes ou des pédagogues..., la mémoire a été convoquée pas seulement du point de vue de l'histoire mais aussi du point de vue de la science, des connaissances du monde. Et cela a donné des résultats étonnants. Lorsque le plasticien Ernest Pignon Ernest crée ses sculptures aborigènes, ses hommes en polyester, il y réintroduit la mémoire de la vie en collaboration avec un scientifique, Claude Gudin : il les truffe d'algues microscopiques et primitives qui y vivent et qui font vivre la sculpture.

Bernard Lubat : La science a eu selon les époques une connotation péjorative ou subversive, et même parfois religieuse. L'intéressant dans la présence et dans la parole de la science ici, dans le contexte multiculturel transartistique d'Uzeste, c'est que la science peut se parler, dans son problème à elle – dans un espace qui est commun à tous- celui qui s'établit entre connaissance et ignorance. Et ça, c'est une longue histoire.

MD : Dans les « Journées de la Mémoire en Marche » vous avez réalisé une véritable Université aux Champs, avec des centaines de personnes passionnées pendant des jours et des jours, de multiples débats, comme si les savoirs scientifiques avaient quelque chose à voir avec la création.

Bernard Lubat : En mélangeant les scientifiques et les créateurs il y a création, en tous cas novation et innovation dans le « Quoi transmettre ? », mais aussi dans le « Comment transmettre ? ». Quelles sont les dispositions, à la fois de ceux qui émettent, mais aussi de ceux qui reçoivent, comment ça se conjugue, dans quel espace, dans quelle intelligence des lieux et des êtres, des autres, dans quelle pertinence en dehors des « Pompes et des Œuvres », en dehors de la Croyance. D'un seul coup, se pose ici la nécessité d'être le plus proche possible en permanence de la Praticance.

MD : Vous êtes passés d'une transmission publique percutante et sans trop prendre le temps d'expliquer à une pratique de stages, avec des gens qui viennent - ils le disent clairement - apprendre auprès de vous. Mais qui apprend quoi ?

Bernard Lubat : Les gens qui viennent ici participer, m'apprennent à comment apprendre, comment dialoguer, comment écouter, comment critiquer, comment analyser. Sur scène, comme artiste, je sens que je ne peux pas prendre la parole à la place de ceux qui ne peuvent pas. Je ne veux pas être un porte-parole. Je ne peux avoir que la parole qui porte. Pour répondre à cette question à laquelle je ne pourrais pas répondre si je ne m'étais pas mis en action, je me suis convoqué à faire faire. Il arrive que je monte sur scène, que je propose à quelqu'un de venir avec moi, il arrive et je me casse tout de suite. Et là je l'écoute. Je suis au premier rang, je suis en face de lui et c'est moi qui l'écoute. Et là, il se passe un renversement d'expression. La personne est mise en situation d'expression, et pas simplement d'expression musicale, vocale ou encore théâtrale, mais en situation d'expression en amont de tous les idiomes ou codes établis, à partir de là, c'est la personne qui décide de qui elle est, qui elle devient à ce moment là. Il n'y a pas de sanction, il n'y a pas d'aboutissement forcé, il n'y a rien à attendre, simplement que d'être, chacun, en face du regard de l'autre. Lorsque la personne a fini elle revient écouter l'autre, et c'est sans arrêt comme cela. C'est bête de faire ça devant tout le monde. C'est la solitude au milieu des autres. Il faut dédramatiser ça et découvrir quelle pertinence on a quand on peut être "tout seul l'exprimé parce que tous les autres vous écoutent". Là, il y a une égalité qui se conjugue. En plus, là, on n'est pas long. On dit ce qu'on a à dire, on n'est pas là pour la galerie, ni pour épater. On est là pour soi. Dans un combat pour le vrai. La vérité c'est autre chose, on s'en fout, c'est relatif à je sais pas quoi. Mais pour le vrai. En partant du poème de Bousquet "Survivre à ce qu'on est né" je dis : "Etre ou ne pas être prévu au programme."

MD : Alors tout est dans l'instant ? Vous perdez la mémoire ?

Bernard Lubat : Non. C'est là que le dilemme cité plus haut entre Conservatoire et Conversatoire joue à plein. On cherche des ressources. Quand j'y passe - car moi aussi je vais m'y perdre -, je les trouve dans ce dilemme et surtout dans l'imaginaire. Il faut s'imaginer, se convoquer au mensonge, et se convoquer à une autre posture, une autre disponibilité, qui fait qu'on dirait qu'on met en branle, une mémoire d'avant. Ou une mémoire du futur. Je pense que cette mémoire de l'imaginaire n'a pas un rapport avec le temps. Il y a quelque chose qui traîne là, à notre disposition, hors temps passé, présent, futur, qui n'est pas imposé de l'extérieur comme la morale, mais qui vient de l'intérieur comme une éthique.

MD : Dans ce que tu dis, on a l'impression que vous êtes "Ailleurs" alors que ce qui vous caractérise c'est d'être une équipe, et toi en particulier, très engagée, qui prend des positions politiques... Vous n'avez pas peur de dire au monde son fait...

Bernard Lubat : Cet "Ailleurs" il est : " Qu'est-ce qui peut donner le droit de ce devoir ? "

Ce qui donne le droit de ce devoir, c'est que je volontarise une démarche qui se projette, qui s' imagine. C'est curieux parce que c'est à la fois se propulser vers le non-savoir, vers le non contrôle idéologique - on ne sait pas ce qu'on va dire et ce qu'on va faire, on ne sait pas quelle forme ça va avoir, si c'est bon, si c'est mauvais... on ne sait pas - mais on sait qu'il faut qu'on aille dans le "on ne sait pas".

C'est dans le "On ne sait pas" que se sait quelque chose, et peut être le "On" aussi.

Et donc j'en reviens au citoyen, c'est à dire à l'égalité, qui me semble de base : on naît pour être mortel. On est mortel tous.

Donc, peut-être que la convocation à cette appartenance et à cette disparition annoncée, peut-être que c'est ça qui produit une nécessité d'imaginer - alors quoi ? pour quoi ? -

Ça veut dire quoi ? Ça veut dire que d'un seul coup on est coupable d'être capable. Ou capable d'être coupable. Et on produit, comme un enfant qui ne sait pas dessiner, on produit un monde. T'as vu où il va , dans quelles formes !

Pour les adultes, ce n'est pas une question d'enfance, c'est une question d'éducation ou de dressage, malheureusement, c'est aussi une question de vie ou de mort. La vie, c'est quand je dis que je suis communiste parce que je n'y arrive pas, que je suis artiste parce que je n'y arrive pas, que je suis vivant parce que je n'y

arrive pas. J'ai un sens à ma vie parce que je lui en donne un. Malgré ou à cause du fait que je ne sais pas ou que je me sens mortel.

Quel est le rapport du désir avec le faux et la vérité ? C'est fort le désir, mais en plus ça se contrôle, c'est un rapport entre le plein et le manque, le pouvoir et le pas-pouvoir, entre l'être, se sentir être, c'est à dire se sentir convoqué à des humeurs, à des émotions, à des palpitations, à des respirations, à des gestes, à des expressions, ou alors être convoqué à sa propre absence, à son silence, à son mutisme. Ce qui ne veut pas dire que le cerveau ne pense pas.

MD : Ce que vous avez fait, c'est créer un lieu qui est un lieu de rencontre de musiciens et d'artistes de France ou d'autres pays, qui est un lieu historique sur le plan de la création, une référence.

Vous passez à la télévision et les journalistes sont très déférents avec vous, mais on a l'impression qu'à la fois ils vous reconnaissent et qu'ils veulent garder ce lieu pour eux, qu'ils n'ont pas envie vraiment que ça se sache... Souvent on les sent admiratifs et réticents...

On ne sait pas si ce sont des hypocrites ou des gens dépassés par le lieu que vous avez créé...

Bernard Lubat : j'essaie de leur donner à réfléchir et à ressentir le lieu. Ils comprennent très bien que s'ils ne viennent pas y vivre parce qu'ils ont décidé-choisi, ils ne pourront pas y réfléchir sérieusement. En même temps, je ne me sens pas de leur dire de venir, je me méfie aussi de la reconnaissance, je dirais même presque "organiquement".

Il y a un problème avec l'exemplarité de notre action. Aussi je dis "Qui s'aime se suive", et pas "qui m'aime me suive". Je ne veux pas devenir père-repère. Donc "Qui s'aime se suive !" Avec le libéralisme, l'exemplarité introduit le quantitatif. Là, c'est tellement "qualitatif" que je peux dire sérieusement - comme dans mon engagement politique, mais mon engagement artistique c'est pareil - : "personne n'est obligé de me croire et ça ne regarde que moi". Ce n'est pas valable pour mon voisin. Et lui peut faire autre chose. Ou croire la même chose et la faire autrement.

C'est ça qui fait peur au système, parce que d'un seul coup, c'est le processus de l'accordéon. Le libéralisme nous a fait croire que ce n'était que des gros paquets pour que ça soit moins cher pour tout le monde. Aujourd'hui on revient à une autre conception : l'être commence à pointer le bout de son nez, on est peut-être au début de la fin de la croyance maximum dans le clone, dans le gros paquet. Peut-être. J'espère. A partir de là, on va retrouver la capacité, la nécessité de sa propre histoire, la fin des pères-repaires.

On n'a qu'une vie, c'est génial l'histoire de chacun, il n'y a pas plus contrapuntique, y'a pas plus polyrythmique, y'a pas plus polyphonique que ça ! C'est une partition musicale fabuleuse, dantesque, j'arriverai jamais à en faire le millième de comment ça chante tous ces cerveaux qui chantent sur la planète, tu te rends compte, ce qu'ils ont, tous, dedans, à l'intérieur, c'est fabuleux ! Si t'imagines ça, c'est un océan de symphonie ! Ça, ça m'intéresse, j'y comprends rien mais j'ai des antennes dedans, et j'essaye - en petit - de donner, de réfléchir cette universalité, ce cosmos, cette complexité, cette mécanique quantique, démentielle et en même temps exprimable.

MD : Comment articules-tu cette conscience d'artiste profondément engagé dans le monde et tes activités pédagogiques ? Tu mets en place des stages à Uzeste toute l'année, avec des adultes ou des petits de quatre ou cinq ans, et tu es chargé de cours dans des Conservatoires. Tu es confronté à nouveau à la question pédagogique, d'une manière différente dont tu as traité cette question avec le public.

Bernard Lubat : Entre pédagogie et créativité, on pourrait croire à un conflit majeur alors que c'est une déflagration majeure. Dans ma tête, comme pour ma recherche de la créativité artistique, c'est mon individu plus le plus primitif qui est en jeu dans le dialogue. Je le vis fortement dans la transmission, par le problème de transmettre. J'ai l'impression que c'est une dialectique qui me renvoie férocement à chacune de mes bases encore plus profondes. Que ça articule une possibilité, une potentialité de dimension inouïe, et que j'essaye, que je me prépare à articuler encore plus cette dialectique par l'école musicale du rythme et de l'improvisation en intervenant dans les ateliers d'improvisation dans les Conservatoires Nationaux, à Bordeaux, à Paris, à Lyon, etc. Cela devient pour moi une nécessité, un potentiel de réflexion et d'action qui est peut-être ce que j'ai de plus pointu comme désirance à l'heure actuelle, où j'ai l'impression que c'est là que j'en apprend le plus. Tout ce que j'apprends en apprenant aux autres et en apprenant que ça

m'apprend m'ouvre des possibilités de réflexion, de conjugaison de sons, de sensations, de formes artistiques incroyables. Qu'elles soient nouvelles, anciennes, communes, ou d'extraordinaires doutes, une espèce de conjugaison de potentialité inouïe des multiples, des pluralités dans tous les sens, des espaces, des contre-espaces, se mettent en place en moi. Je me trouve grâce à ça devant une forêt vierge inouïe.

C'est comme si je voyais un cerveau géant, avec toutes ses relations entre tout. Cette vision extrapolatoire naît à cause de l'autre. C'est parce que je me convoque devant l'autre en me prenant pour utile à l'autre, alors que je ne sais pas comment, qu'à partir de ce "je ne sais pas comment" que s'inaugure le dialogue. Pas forcément une réponse, parce que réponse et question c'est un peu pareil, le jeu question-réponse on le connaît, c'est le piège. Pas une réponse, mais ça s'articule. C'est une articulation rythmique. La pédagogie et ma créativité artistiques sont dans une articulation rythmique entre ce qu'on écoute, avec et entre les gens, avec ce qu'on dit, ce qu'on lit, ce qu'on produit, ce qu'on parle, ce qu'on écrit. Cette articulation rythmique me ramène à la grande partition universelle rythmique de la conjugaison des êtres, de la pensée, de la philosophie, des avancées de la science, de l'histoire de l'Art, de l'histoire de l'Histoire, de la Gascogne et de l'Occitanie, aux troubadours de Castan, lui qui débarque là comme l'autre jour en parlant de la Nation, de Manciet ou de Vautrin qui écrivent de leur engagement, l'engagement, l'en-gage, langages. La pédagogie, c'est la créativité permanente, elle est captable au présent, en direct live, il n'y a pas besoin de rêver ou d'essayer de la conclure par une finitude, surtout pas, ou par des notes, par des chiffres. Ce matin, j'étais avec les mêmes de l'école. Ils sentent qu'on s'en vante de ce qu'on fait, eux et moi, ensemble. On n'est pas au même niveau : moi je sais plus de choses qu'eux sur certains plans mais ils sentent l'égalité. On est eux et moi à égalité dans notre posture entre ignorance et savoir. Et ce matin le jeu c'était "Je sais" et "Je sais pas." On a fait un truc rythmique là dessus, sur ce rituel de la peur. Le rituel fabuleux du même qui est là et qui se dit "je vais écrire et je sais pas écrire" "je vais y arriver", "je peux pas, je sais pas", "je vais écrire". C'est fabuleux cette crainte là, c'est le sens le plus aigu du dialogue que je puisse trouver à la raison d'être, trouver cette finesse, cette sensibilité qu'il y a dans ce jeu de l'apparition du pouvoir, du pouvoir faire, du pouvoir savoir. Comme dans le rythme, le corps est coincé et puis tout d'un coup, c'est paf, pif, ahhh! Ce n'est plus de l'apprenti-sage, non c'est du savoir, c'est du savoir sur soi. Je sens qu'il y a une relecture, une liaison entre esprit et corps, une conjugaison qui s'opère et qui fait sentir la question : "Mais pourquoi je suis là ?".

La question qui engage.